

Montaigne, *Essais* III, 6  
Sélection de Jean-Robert Gisler

Nouvelle édition établie par Bernard Combeaud,  
Paris, Laffont, Bordeaux, Mollat, 2019.

Extrait I

Les empereurs tiraient excuse à la superfluité de leurs jeux et pompes publics de ce que leur autorité dépendait d'une certaine manière (au moins en apparence) de la volonté du peuple romain, lequel de tout temps avait eu coutume d'être flatté par cette sorte de spectacles et d'excès. Mais c'étaient des particuliers qui avaient d'abord nourri cette coutume de gratifier leurs concitoyens et compagnons avec tant de profusion et de magnificence, en prenant principalement sur leur bourse. Elle eut tout autre goût quand ce furent les maîtres qui vinrent à l'imiter. Transférer de l'argent de son juste propriétaire à des étrangers ne saurait se nommer libéralité *Pecuniarum translatio a iustis dominis ad alienos non debet liberalis uideri*. Philippe, instruit de ce que son fils essayait par des présents de gagner la volonté des Macédoniens, l'en tança par une lettre en ces termes : « Quoi ? As-tu envie que tes sujets te tiennent pour leur boursier, non pour leur roi ? Veux-tu les gagner ? Gagne-les par les bienfaits de ta vertu, non par les bienfaits de ton coffre ! » C'était pourtant une belle chose d'aller faire apporter et planter sur la place aux arènes une grande quantité de gros arbres, tout branchus et tout verts, représentant une grande forêt ombreuse, départie en une belle symétrie, et, le premier jour, de jeter là-dedans mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, et mille daims, les abandonnant à piller au peuple ; le lendemain, de faire assommer en sa présence cent gros lions, cent léopards, et trois cents ours, et, pour le troisième jour, de faire combattre à outrance trois cents paires de gladiateurs, comme le fit l'empereur Probus. C'était aussi une belle chose à voir que ces grands amphithéâtres incrustés de marbre au dehors, enrichis d'ouvrages et de statues, le dedans reluisant de rares enrichissements, Là, une galerie plaquée de pierres ! Là, un portique incrusté d'or *Baltheus en gemmis, en illita porticus auro*,<sup>12</sup> avec tous les côtés de ce grand vide remplis et environnés, du fond jusqu'au comble, de soixante ou quatre-vingts rangs de gradins, eux aussi en marbre et couverts de coussins,

« Qu'il dégage ! » crie-t-on, « s'il lui reste quelque pudeur ! Qu'il quitte ces coussins, des chevaliers l'honneur, Lui dont le bien n'atteint pas le cens que fixe la loi »

*exeat, inquit,*

*Si pudor est, et de puluino surgat equestri,*

*Cuius res legi non sufficit,*<sup>13</sup>

gradins où se pussent ranger cent mille hommes assis à leur aise ; et la place du fond, où les jeux se jouaient, la faire d'abord s'entrouvrir par art et fendre de crevasses représentant des antres qui vomissaient les bêtes destinées au spectacle, puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde qui charriait force monstres marins, chargée de vaisseaux armés pour représenter une bataille navale, et, tiercement, l'aplanir et assécher de nouveau pour le combat des gladiateurs, et, pour la quatrième façon, de la sabler de vermillon et de storax, au lieu de sable, pour y dresser un festin solennel, offert à tout ce nombre infini de peuple, le dernier acte d'un seul jour.

## Extrait II

Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sybilles, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?), non moins grand, plein, et membru que lui, si nouveau toutefois, et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce Poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie : l'un de ses membres sera perclus, l'autre en pleine vigueur. Je crains pourtant que nous aurons très fort hâté son déclin et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant : pourtant nous ne l'avons pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et de nos forces naturelles, pas plus que nous ne l'avons gagné par notre justice et notre bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce roi où tous les arbres, les fruits, et toutes les herbes, selon l'ordre et la grandeur qu'ils ont dans un jardin, étaient excellemment façonnées en or, comme en son cabinet tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers, et la beauté de leurs ouvrages, en pierreries, en plume, en coton, en peinture, montrent qu'ils ne nous le cédaient pas plus en industrie. Mais quant à la dévotion, l'observance des lois, la bonté, la libéralité, la loyauté, la franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas autant qu'eux : ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, à la constance, à la résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons dans les Mémoires de notre monde de deçà. Car, pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent donc les ruses et les tours de passe-passe dont ils se sont servis pour les duper ;

qu'ils ôtent donc l'épouvante bien justifiée qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus, différents d'eux par le langage, la religion, l'aspect, et les comportements, depuis un endroit du monde si éloigné, et où ils n'avaient jamais entendu qu'il y eût quelque habitant que ce fût, montés sur de grands monstres inconnus ; contre eux qui n'avaient non seulement jamais vu de cheval, mais même de bête quelconque dressée à porter et soutenir ni homme ni quelque autre charge, munis d'une peau luisante et dure et d'une arme tranchante et resplendissante ; contre eux qui, pour le miracle de l'éclat d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matériau par où ils pussent à leur aise percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et les tonnerres de nos pièces et de nos arquebuses, capables de troubler César même s'il eût été de nos jours surpris par de telles armes, et en en ayant aussi peu d'expérience, et alors qu'on les employait à ce moment-là contre des peuples nus (hormis aux lieux où l'invention était parvenue de quelque tissu de coton), et qui, de plus, n'avaient pas d'autres armes que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois ; contre des peuples surpris, sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : ôtez donc, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires. Quand je considère cette ardeur indomptable avec laquelle tant de milliers d'hommes, de femmes, et d'enfants, tant de fois s'exposent à des dangers inévitables et s'y jettent pour la défense de leurs dieux et de leur liberté ; quand je vois cette généreuse obstination à souffrir les dernières extrémités et difficultés, et même la mort, plus volontiers que de se soumettre à la domination de ceux par qui ils ont été si honteusement abusés, et que d'aucuns choisissent même de se laisser défaillir de faim et de jeûne quand ils sont pris plutôt que d'accepter leur nourriture des mains de leurs ennemis si vilement victorieuses : je prévois que, quiconque les eût attaqués d'égal à égal tant en armes qu'en expérience et en nombre, eût couru autant de dangers, sinon plus, qu'en quelque autre guerre que nous voyons. Que n'est donc tombée sous Alexandre, ou sous les anciens Grecs et Romains, une si noble conquête ! Et que ne sont tombées une si grande mutation et altération de tant d'empires et de peuples sous des mains qui eussent doucement poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, qui eussent conforté et promu les bonnes semences que nature y avait produites, en mêlant non seulement à la culture des terres et à l'ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'ils y eussent été nécessaires, mais aussi en mêlant les vertus grecques et romaines aux qualités originelles du pays ! Quelle réparation eût-ce été, et quel progrès pour toute notre machine ronde, si les premiers exemples et comportements que nous avons montrés par-delà eussent appelé ces peuples à l'admiration et à l'imitation de la vertu, et eussent dressé entre eux et nous une association et une entente fraternelles ! Combien il eût été aisé de faire son profit d'âmes si neuves, si affamées d'apprendre, et qui avaient

pour la plupart de si beaux commencements naturels ! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et de leur inexpérience pour les plier plus facilement à la trahison, à la luxure, à l'avarice, et à toute sorte d'inhumanités et de cruautés à l'exemple et sur le patron de nos mœurs. Qui mit jamais à tel prix le service de la marchandise et du trafic ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et plus belle partie du monde bouleversée pour le commerce des perles et du poivre : mécaniques victoires ! Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités, et à des calamités aussi misérables. En côtoyant la mer en quête de leurs mines, certains Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées : qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant Dieu sur terre, avait donné la principauté de toutes les Indes. Que s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bienveillamment traités ; ils leur demandaient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoin de quelque médecine. Ils leur exposaient, au demeurant, la croyance en seul Dieu, et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces. La réponse fut telle : que quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient. Quant à leur roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessaire ; et celui qui lui avait fait cette distribution devait bien être homme à aimer la dissension que d'aller ainsi donner à un tiers chose qui n'était pas sienne pour la mettre en débat contre les anciens possesseurs ! Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils ne tenaient en nulle estime, dans la mesure où elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment. Quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient point changer leur religion, dont ils s'étaient si utilement servi si longtemps ; et qu'ils n'avaient pour coutume de prendre conseil que de leurs amis et connaissances. Quant aux menaces, c'était signe d'un défaut de jugement que d'aller menaçant des gens dont la nature et les moyens leur étaient inconnus. Ainsi, qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés à prendre en bonne part les honnêtetés et les remontrances de gens armés et étrangers : autrement qu'on ferait d'eux, comme de ces autres, leur montrant les têtes de certains suppliciés à l'entour de leur ville. Voilà un exemple des « balbutiements » de ces prétendus enfants.